

**Southeast Jones
&
J.C. Gapdy**

EXTRAIT - Chapitre 1

Le paradoxe Béranger
Fantasy & SF



MVO Éditions Livres Blancs

Première époque
—
London by night and magic

Comme presque tous les jours de cette saison, le temps était au gris, à la froidure et à l'humidité. Un méchant crachin me tombait dessus, achevant de ruiner mon feutre et mon costard trop bon marché ; le vent se mettait même de la partie et je commençai sérieusement à me demander pourquoi j'étais sorti. Question inutile : je m'emmerdais grave et surtout j'avais besoin de fric !

Mon logeur s'emparait de ma maigre paye avec la voracité d'un charognard affamé, mon ex-copain me tannait pour que je revienne vivre dans son squat et, comme si ça ne suffisait pas, le *Paranormal Sunday News* faisait de moins en moins appel à mes services. Et, comble de la désillusion pour moi, ils avaient repris leurs sales habitudes de payer au lance-pierre ; je devais un peu trop souvent taper du poing sur la table pour récupérer ce qu'ils me devaient – pas loin de trois cents livres –, sans compter les frais d'hôtel de mes deux dernières enquêtes qui n'avaient, soi-disant, rien donné. Comme si confirmer que des rumeurs étaient bien sans fondements ne présentait soudain plus d'intérêt. Il n'empêche que j'avais pu prouver qu'il n'y avait aucune secte d'adorateurs de vampires à Folkestone, pas plus que de communauté d'*Hashishins* dans les égouts de Liverpool. Oh, il existait bien deux groupuscules dans ces lieux, mais l'un et l'autre n'étaient que d'inoffensifs mendiants et les braves gens pouvaient donc dormir sur leurs deux oreilles quant à ces histoires. Un son de cloche que n'avait pas apprécié le journal qui voulait des trucs plus crus et plus juteux, des manchettes ronflantes, quitte à « s'arranger » avec la réalité.

Ce qui me faisait traîner mon blues dans les bas

quartiers de Londres. Je n'avais guère le choix : il ne me restait qu'à peine vingt livres et, à moins de trouver de quoi faire quelques papiers à sensation. Je risquais d'être obligé de reprendre mes repas à *The Salvation Army*, l'Armée du Salut, voire, pire, de perdre ma chambre. Ce qui aurait signifié un retour à la case départ, celle de mon arrivée dans le pays !

Ce dont je n'avais bien évidemment aucune envie.

De fait, je parcourais en long, en large et en travers les quartiers de Kensington, Chelsea, Hammersmith ou Fulham. Ces coins-là demeuraient toujours aussi sombres et infréquentables que d'habitude, même si cela faisait quelques mois que je n'y avais pas mis les pieds. Mais c'est ici que j'avais, chaque fois, déniché des histoires suffisamment glauques pour pondre mes articles. Et aujourd'hui, je devais en dégouter rapidement de nouvelles, quitter à me payer un sale rhume et quelque peur.

Non à cause du parfum de misère et de désespoir qui, telle la sublimation des échecs d'une certaine classe sociale, y flottait, mais parce que c'était là que se trouvait concentré le plus grand nombre de surineurs, de *whores* et de créatures. Et donc d'histoires souvent sauvages. D'un autre côté, on y traversait aussi des zones moins angoissantes, des « *no man's land* » ou plutôt des « *peace zones* », des secteurs coincés entre boutiques de fourgues et de prêtres, bars et cabarets, des faubourgs où régnait une paix tacite que nul ne s'avisait de briser, sous peine de ne plus jamais avoir l'occasion de récidiver. Dans ces territoires d'exception, l'ouvrier et le notable côtoyaient sans complexe ni crainte les marlous, arnaqueurs, loubards et toxicos. Les flics du coin y venaient assez régulièrement lever le coude, discuter le bout de gras et, incidemment, repartir avec une petite enveloppe qui avait le don magique de les rendre aveugles, sourds et muets. Les biftons qu'ils y trouvaient filaient fréquemment

vers une pute, les laissant aussi fauchés, sinon plus, qu'ils ne l'étaient en arrivant, avec morpions ou chaude-pisse en prime pour les plus imprudents. La boucle était bouclée : dans ces enclaves, rien ne se perdait jamais.

Personnellement, j'appréciai ces espaces, parce que les gens y parlaient plus facilement. Avec un peu de « doigté » accompagné si besoin d'un verre ou d'un shilling, je pouvais tirer les vers du nez de certains, repartant avec un papier, parfois très bon, souvent juste suffisant pour intéresser le *Paranormal Sunday News*. De tous ces lieux, mon préféré était le « *Duke Cabaret* », que tout le monde appelait le *Cabaret de Mama Jo* ou, plus simplement, de Mama. Sur les trente-sept chroniques que j'avais pondues l'an dernier, plus de la moitié avaient pris vie ici.

La façade bariolée affichait un mauvais goût qui n'avait jamais changé depuis sa création : couleurs criardes et annonces tapageuses. Un imposant placard de bois peint n'y déparait pas ; il était récent, car je ne l'avais encore jamais vu, mais il affirmait avec grandiloquence : « *Les plus belles danseuses et chanteuses de Londres !* ». Il montrait un homme tout étiré, presque un géant, tout de noir vêtu et coiffé d'un haut-de-forme, le visage masqué d'un loup. Sur ses épaules, une cape écarlate semblait agitée par un vent violent ; il pointait une main grande ouverte vers le public, tandis que l'autre était posée sur son front, en un geste d'intense concentration. Dans la foule représentée – Mama avait le sens de l'exagération, car il y avait rarement plus d'une quarantaine de personnes dans la salle –, une femme, les yeux écarquillés de stupeur, ouvrait grand la bouche. À ses côtés, un homme allumait un imposant cigare, pendant qu'une vieille belle, décolleté pigeonnant garni d'un somptueux collier de perles, défaillait. La légende en lettres de feu annonçait : « *L'incroyable Monsieur Oracle ! Osez défier son fabuleux pouvoir de divination !* ».

Un slogan qui m’amusa, m’incitant à pousser les épaisses doubles portes que ne gardait aucun cerbère. Dans le court hall où j’arrivai filtraient la lumière et les paroles du « *My baby just cares for me*¹ », fredonnées avec chaleur. Je devinai que les accords de piano étaient joués par Mama. Nouveaux battants, matelassés cette fois, et je me retrouvai dans la salle, avec son bar luisant, ses tables rondes, au bois usé, mais soigneusement ciré. La nuit commençait, il n’y avait pas encore trop de monde. Appuyée sur l’instrument, une fille chantait d’une voix langoureuse, accompagnée par Mama, yeux fermés, ses gros doigts courant avec aisance sur le clavier, un immense sourire lui fendant le visage jusqu’aux oreilles.

En l’écoutant jouer, on arrivait à oublier qu’il était ridicule. Ce qu’amplifiait la difficulté de définir le sexe de Mama. Cela tenait même de la gageure, car sa figure, fardée à la palette, ressemblait à la toile d’un émule de François Kupka : jaune, bleu, blanc et vert s’y mêlaient pour former d’incroyables et grotesques entrelacs capables de rendre fou furieux le plus expérimenté des topographes. Dans le coin de sa bouche rouge sang était vissé son éternel cigare. Une horrible perruque rousse et un fourreau noir trop étroit complétaient le tableau. L’excentricité était sa marque de fabrique.

À l’instant où je m’avançais, la chanson se termina. Il prit le verre de scotch qu’une serveuse gironde lui apporta et le vida d’un trait, avant de m’apercevoir soudain et de me faire un grand signe :

— Titoine Béranger, sacré mangeur de grenouilles ! Je me doutais bien que tu passerais ce soir ! Allez, viens t’asseoir à cette table, c’est ma tournée.

¹ Un des titres de la comédie musicale « Whoopee ! » de 1928.

Cet enfant de salaud savait que j'avais horreur qu'on m'appelle ainsi, mais il prenait plaisir à m'asticoter régulièrement. Tout cela parce que j'avais commis l'erreur de débarquer ici avec ma sœur, montée me visiter dans ce pays de smog. Suzanne avait toujours voyagé avec un carnet de photos de famille dans son sac. Il devait, ce jour-là, me rencarder sur un jeunot qui semblait doué de télékinésie, mais la conversation avait pris une tout autre tournure quand cette adorable greluce avait sorti le fameux album pour en commenter le contenu. Ce qui n'aurait guère été gênant si elle ne lui avait dévoilé le diminutif dont notre mère m'affublait !

J'étais revenu le lendemain pour que Mama m'en dise plus sur ce gamin, mais, lui, n'avait cessé tout au long de la soirée de me lancer des piques avec ce surnom. Du « *Titoine, c'est du béton cette histoire* », « *Et qu'en penses-tu, Titoine ?* », « *Un autre verre, Titoine ?* ». Quand j'avais été sur le point d'exploser, il m'avait regardé d'un air satisfait puis avait éclaté de son rire tonitruant. Un rire comme je n'en avais jamais entendu. Essayez de vous imaginer l'improbable union entre une cornemuse et une baleine à bosse, représentez-vous alors la trogne pas possible qu'aurait leur rejeton et au genre de cri que cette bestiole pourrait pousser. Vous y êtes ? Eh bien, vous êtes encore loin du compte ! Pourtant, je crois que c'est à cause de ses piques et vacheries de ce soir-là qu'était vraiment née notre amitié.

— Lâche-moi, Mama ! Tu sais bien que je ne fonctionne qu'au scotch, à la bière brune et au *fish and chips*. Je suis le plus British des Bretons...

— Antoine, mon ami ! Viens plutôt t'asseoir ici, au lieu de ronchonner !

Il leva deux doigts en direction du comptoir. Un loufiat nous apporta des verres et nous trinquâmes.

— Ooh ! Ce n'est pas ton tord-boyaux habituel. C'est

nouveau ?

— Cuvée *personnelle*, introuvable ailleurs. Du Mc Kylan, mais de cent ans d'âge. On dira que c'est un héritage, dit-il en rallumant un de ses abominables cigares nauséabonds. J'en ai plusieurs caisses, je t'en ferai livrer une, si tu veux.

Je hochai la tête, sirotai une gorgée, avant de demander :

— T'étais au courant que j'allais venir ? Pourtant, ça fait...

— Pas loin de trois mois, hein ! Tu oublies un peu les amis, non ?

— Bah, tu sais comment ça va : le boulot, les problèmes... On se dit qu'on va passer et puis y'a toujours quelque chose d'autre à faire. Quelqu'un m'a vu arriver, je suppose ?

— C'est Monsieur Oracle qui me l'a annoncé.

— Ah oui, ce fameux voyant qui occupe toute l'affiche !

— Rigole pas, Titoine ; il est beaucoup plus que ça : il voit les choses. Y a même des fois où il me fout la trouille.

— Tu veux dire qu'il voit *des* choses ?

— Non, LES, celles qui se sont produites et celles qui vont arriver. Il ne se trompe jamais, tu m'entends ? Jamais ! Son numéro commence à minuit, après Leila.

— Leila ? Ne me dis pas qu'elle travaille toujours ici ! Ça lui fait quel âge ?

— C'est le genre de question qu'un gentleman ne pose pas à une dame. Et puis, tu me connais, je suis un philanthrope.